

# LA SOLITUDE DU BONSAÏ

SÉBASTIEN ORTIZ

# LA SOLITUDE DU BONSAÏ

Roman



**VOIR DE PRÈS**

© Flammarion, Paris, 2019

© 2020, Voir de près pour la présente édition

Tous droits de traduction, d'adaptation  
et de reproduction réservés pour tous pays.

ISBN 978-2-37828-221-9

**VOIR DE PRÈS**  
[www.voir-de-pres.fr](http://www.voir-de-pres.fr)

蝸牛そろそろ登れ富士の山

*Katatumuri*  
*soro soro nobore*  
*Fuji no yama*

Le limaçon  
très lentement gravit  
les pentes du mont Fuji

KOBAYASHI ISSA

# 1

Pierre Tonneau pratiquait la diplomatie sans ostentation. Plus Adrien Deume que Talleyrand, la flamboyance n'était pas son affaire. Il avait embrassé la carrière presque naturellement. Il avait étudié le japonais par curiosité, au début des années 1970, à l'époque où se lancer dans un tel apprentissage était considéré comme une fantaisie. Ses parents, qui appartenaient à la grande bourgeoisie sarthoise, l'avaient perçu ainsi, jugeant que cette lubie lui passerait.

Le jeune Pierre Tonneau persévéra et déjoua leurs pronostics. Pour ne pas faire de vagues, il compléta son cursus

par des rudiments de droit et de science politique. Confronté à l'exigence de choisir une voie, il opta pour l'administration et se présenta au concours d'Orient du Quai d'Orsay. Il fut reçu dès sa première tentative, ce dont il fut le premier à s'étonner. Ainsi il serait diplomate. Le métier, après tout, en valait bien un autre.

Il n'avait d'abord pas songé que la profession impliquait de vivre à l'étranger. À cela, il n'était pas prêt, ce qui le distinguait radicalement des camarades de sa promotion qui n'étaient entrés au Quai que dans cette perspective.

Le hasard des affectations fit qu'on lui confia d'abord le suivi des affaires chinoises. Il partageait avec un certain

Laruelle, qui s'occupait des deux Corées, un petit bureau au cinquième étage du Quai d'Orsay qui donnait sur les jardins de l'hôtel du ministre. Les deux tables se touchaient presque et il n'y avait qu'une chaise pour recevoir un hypothétique visiteur. L'hypothèse devenait parfois réalité lorsqu'un premier secrétaire de l'ambassade de Corée du Nord venait donner à Laruelle les dernières nouvelles du grand leader Kim Il-sung, président éternel, soleil de la nation, professeur de l'humanité tout entière. C'était toujours un grand moment. Laruelle et Tonneau, les yeux baissés, se retenaient de pouffer pendant que le diplomate communiste débitait sa propagande sans se démonter.

Les deux hommes, qui avaient sensiblement le même âge, se découvrirent des affinités et devinrent amis. Ils allaient déjeuner ensemble à la cantine du ministère. Aux beaux jours, ils se contentaient d'un sandwich puis allaient flâner du côté des bouquinistes des quais de Seine. Parfois, ils traversaient le fleuve et poussaient jusqu'aux Tuileries où ils lisaient côte à côte face aux jets d'eau. Tous deux partageaient le même goût pour les livres et leur commerce silencieux.

Trois ans s'écoulèrent dans cette routine. Vint l'heure d'une nouvelle affectation. Ses camarades s'étaient échauffés à l'idée d'être enfin lâchés dans le monde. Ils avaient chaque jour rongé leur frein en attendant le signal

du départ vers un ailleurs qu'ils avaient paré de tous les prestiges. Ils avaient fourbi leurs armes en vue d'aller servir la France sous des climats hostiles dans l'une des quelque cent cinquante ambassades disséminées sur la planète et dont la constellation les avait chaque jour éblouis sur la carte dépliant de volume relié plein cuir de l'*Annuaire diplomatique et consulaire* qui trônait au milieu de leur bureau. Même Laruelle ne tenait plus en place et intriguait pour décrocher Washington. Pierre Tonneau, lui, se sentait parfaitement indifférent à ces passions. À la surprise des autres, il avait indiqué être prêt à changer d'affectation au sein de l'administration centrale mais certainement pas à choisir un poste à l'étranger. Sa

décision surprit, mais elle arrangeait le ministère, qui avait toujours besoin de petites mains à Paris. Il fut donc nommé à la direction des Nations unies et des Organisations internationales au moment où ses jeunes camarades prenaient le large. À aucun moment il ne crut devoir les envier.

Pourtant, rien de particulier ne le retenait en France. Ses parents menaient une existence paisible au Mans et lui avaient toujours laissé la liberté de ses choix. Aucune attache sentimentale ne le retenait non plus à Paris. La simple évocation de cette possibilité, si elle avait été à cette époque formulée devant lui, l'eût d'ailleurs fait amèrement sourire. Car, à maintenant vingt-six ans, en cette année 1978, Pierre Tonneau ne pouvait

mettre aucune aventure sentimentale à son actif et ne voyait guère l'horizon s'éclaircir. Il avait d'abord attribué cet insuccès à un physique et à une personnalité trop ternes pour attirer l'attention de l'autre sexe, couplés à une timidité désassortie à la *libération des mœurs*, selon l'expression en vigueur à l'époque. Il lui était bien arrivé de rencontrer des filles, mais il n'était jamais parvenu à franchir la muraille qui sépare l'amie de l'amante. Il finit tardivement par comprendre que l'amitié qu'il entretenait avec les filles de son âge l'éloignait d'autant de l'objectif de coucher avec elles, le reléguant dans un statut qu'il prenait à tort pour une étape vers l'amour alors qu'il en sonnait le glas. Son naturel serviable et attentif appelait

les confidences, et c'est tout naturellement qu'il se retrouvait à recueillir les peines de cœur des jolies filles qui voyaient en lui une manière de grand frère affectueux et compréhensif sur l'épaule de qui l'on pouvait épancher ses larmes quand un autre garçon vous avait tordu le cœur. Lorsque, en soirée, les mêmes se montraient en sa compagnie, il y avait toujours un moment où, désireuses de lever toute ambiguïté devant des tiers, elles se sentaient obligées de préciser qu'elles avaient un copain par ailleurs et que ce n'était pas lui, qu'il n'était qu'un ami. Pierre Tonneau s'en trouvait chaque fois mortifié mais s'efforçait de faire bonne figure. Un après-midi de ses vingt ans, alors qu'une condisciple dont il était secrètement amoureux lui

avait rendu visite dans son petit studio d'étudiant pour lui annoncer sa rupture avec son amant du moment et trouver du réconfort auprès de lui, il avait cédé à une pulsion incontrôlable. Cependant que la fille, vêtue d'un short moulant et d'un tee-shirt trop court, était blottie contre lui de manière équivoque, et qu'il respirait le parfum de pamplemousse de sa nuque, sa main s'était aventurée vers son ventre nu puis avait glissé dans sa petite culotte. La fille avait aussitôt bondi comme un ressort, médusée, interdite, avant de l'agonir d'injures et de claquer définitivement la porte de son existence. Telle fut son expérience érotique la plus notable.

Soucieux de préserver ses nerfs et de s'épargner de pénibles désillusions,